La carte archéologique de Combrand (Deux-Sèvres)

Guillaume SAINT-DIDIER (Combrand)[1]

Introduction

La carte archéologique est une représentation cartographique de l'ensemble des sites archéologiques connus sur un territoire donné. Ainsi, s'intéresser à la carte archéologique de Combrand consiste à recenser l'ensemble des sites archéologiques découverts sur le territoire de la commune de Combrand. Cela amène plusieurs remarques :

-la carte archéologique n'est pas la représentation de l'occupation d'un territoire à une époque donnée, ni aux différentes époques. En effet, même dans le cas d'un territoire bien appréhendé archéologiquement, on ne connaît pas – et on ne connaîtra jamais – l'ensemble des sites archéologiques de ce territoire.

-il s'agit au contraire de la représentation de l'état de la connaissance archéologique de ce territoire à un instant « t ». La représentation proposée est donc très liée à l'intensité de la recherche archéologique effectuée sur ce territoire. Autrement dit, plus on aura étudié archéologiquement ce territoire, plus la carte archéologique dressée sera proche de la réalité.

-grâce à la carte archéologique, on peut se rapprocher de la réalité de l'occupation du sol d'un territoire à différentes époques, mais on ne pourra jamais connaître l'ensemble des sites archéologiques qui ont existé sur ce territoire car certains ont été détruits (par d'autres constructions, par les labours au fil des siècles, par le démontage de monuments pierre à pierre, etc.), d'autres existent encore sous des constructions actuelles – il faudrait donc démolir les constructions actuelles pour les découvrir, ce qui n'est guère envisageable – et certains sites ont existé à différentes époques et ne nous sont connus qu'à travers leur dernière période d'occupation ou celle qui a duré le plus longtemps (c'est notamment le problème de nombres de sites identifiés en prospections pédestres ou aériennes).

En résumé, la carte archéologique de Combrand ne représente absolument pas la réalité archéologique de cette commune, mais l'état de la connaissance sur ce sujet à ce jour. Il s'agit donc d'une représentation partielle de la réalité. La carte archéologique de chaque commune deux-sévrienne est dressée par le SRA (Service Régional de l'Archéologie) du Poitou-Charentes (**fig. 1**) dans sa base de données « Patriarche ». Pour Combrand, elle recense cinq sites allant du Paléolithique au Moyen Age. Nous allons donc présenter un à un les sites de Combrand qui y sont mentionnés.

1 – La station de surface paléolithique et néolithique de Puy-Gazard

Le site archéologique de Puy-Gazard est une station de surface occupée du Paléolithique ancien au Néolithique, soit grosso modo dans une fourchette de temps située entre 35000 et 1800

[1] Doctorant en Archéologie à l'Université de Poitiers, Laboratoire HERMA, EA 3811, Faculté de Sciences Humaines et Arts, Hôtel Fumé 8 rue Descartes 86000 Poitiers

av. J.-C. Sur ce site, nous pouvons nous référer aux travaux de Georges Germond (**Germond 2001 : 86**) et de l'association des Amis du Patrimoine Combranais (**A.P.C. 2005, 2006**).

Le site est localisé sur un éperon entouré par des cours d'eau sur trois côtés – l'Argent à l'est et le Pisse-Vache au nord et à l'ouest – coulant au pied de versants abrupts. On peut donc dire que le site offre une bonne protection naturelle et un point d'observation possible. Seul le côté sud est facile d'accès. Les différentes campagnes de prospection aérienne qui ont eu lieu, et lors desquelles le site a été survolé, n'ont pas permis de mettre en évidence de fossé (**Germond 2001 : 86**). On ne peut pas en conclure qu'il n'y a jamais existé de fossé défensif ou ostentatoire pour fermer l'éperon sur sa face méridionale, car il est notable qu'en prospections aériennes, on peut parfaitement survoler un site archéologique des dizaines de fois sans ne rien voir, et finir un jour où les conditions de visibilité et de lisibilité seront réunis – en termes d'humidité et de pousse des cultures – par voir le site. À ce propos, on notera que le site de Puy-Gazard est actuellement recouvert par une prairie, ce qui n'est pas la couverture capable d'apporter les meilleurs résultats en prospections aériennes.

Archéologiquement et chronologiquement, le site n'est pas isolé. Il se trouve au commencement d'une série de sites localisés le long de la vallée de l'Ouin – qui prend sa source à Combrand – et se terminant au niveau de Moulins, situé sur la commune de Mauléon (**Boismoreau 1921**). De plus, à quelques centaines de mètres, se trouvent les vestiges de l'allée couverte de la Voie (commune du Pin). On peut poser l'hypothèse que ce monument funéraire a pu être élevé pour y recevoir les corps de la peuplade qui vivait sur l'éperon de Puy-Gazard.

De nombreux outils, datant notamment du Néolithique, ont été collectés sur le site au début du XX^{e} siècle par des érudits locaux comme Narcisse Gabillaud, instituteur à Moulins. En tenant compte des différentes collections, on peut raisonnablement évaluer le nombre d'outils découverts à plus de six cent. Parmi eux, on trouve plus de cent pointes de flèches, de nombreuses et belles haches polies ou taillées, des polissoirs, des racloirs ou encore des poignards. C'est d'autant plus intéressant si l'on remarque que le site présente la particularité de se trouver au dessus d'un filon de quartz très localisé (**Rolin *et al.* 2004**). Enfin, on notera la découverte d'une fusaïole qui atteste une activité de tissage *in situ*. Tout ce matériel a été trouvé au début du siècle dernier lors de prospections ; il n'y a jamais eu de fouilles sur le site.

2 – Le souterrain du Plessis-Prévost

Le deuxième site mentionné dans la base de données du SRA est celui du Plessis-Prévost. Il s'agit d'un souterrain dont la datation reste indéterminée faute de découverte de matériel céramique associé. On entre dans ce souterrain par une grange construite au XVIII^{e} siècle. Le plan du souterrain a été dressé par Jérôme et Laurent Triolet, spécialistes reconnus de ce type de vestiges, qui l'ont visité en 1992 (**Triolet, Triolet 1994 : 322 ; 2003 : 60**). La plupart de la description qui va suivre est issue de leurs observations publiées dans un article (**Triolet, Triolet 1994**) et un ouvrage (***ibid.* 2003**). Pour plus de détails, nous renvoyons donc à ces deux publications.

Après une portion couverte par de grandes dalles, le souterrain se poursuit par une voûte appareillée sous laquelle on trouve une porte menant à une pièce circulaire. D'après les frères Triolet, ce type de voûte est caractéristique des couloirs d'accès de nombreux souterrains aménagés (**Triolet, Triolet 2003 : 61**). Ils expliquent leur construction par la proximité de la surface. En effet, les maîtres d'œuvres creusaient souvent une tranchée à ciel ouvert qui s'enfonçait dans la roche. Il était ainsi plus facile de creuser et d'évacuer les déchets. Tant que la profondeur était insuffisante, la tranchée était recouverte après creusement par des dalles ou une voûte pour former un couloir. Puis,

quand on était arrivé suffisamment profond pour ne plus craindre un effondrement de la voûte, ils creusaient directement dans la roche (***ibid.* 2003 : 61**).

Dans cette galerie appareillée, on trouve une feuillure (F1) qui est en fait un dispositif de fermeture pouvant contenir un madrier d'1 m de long qui pouvait se ficher dans une niche creusée dans la paroi opposée. Un barrage pouvait ainsi être formé (***ibid.* 2003 : 61**).

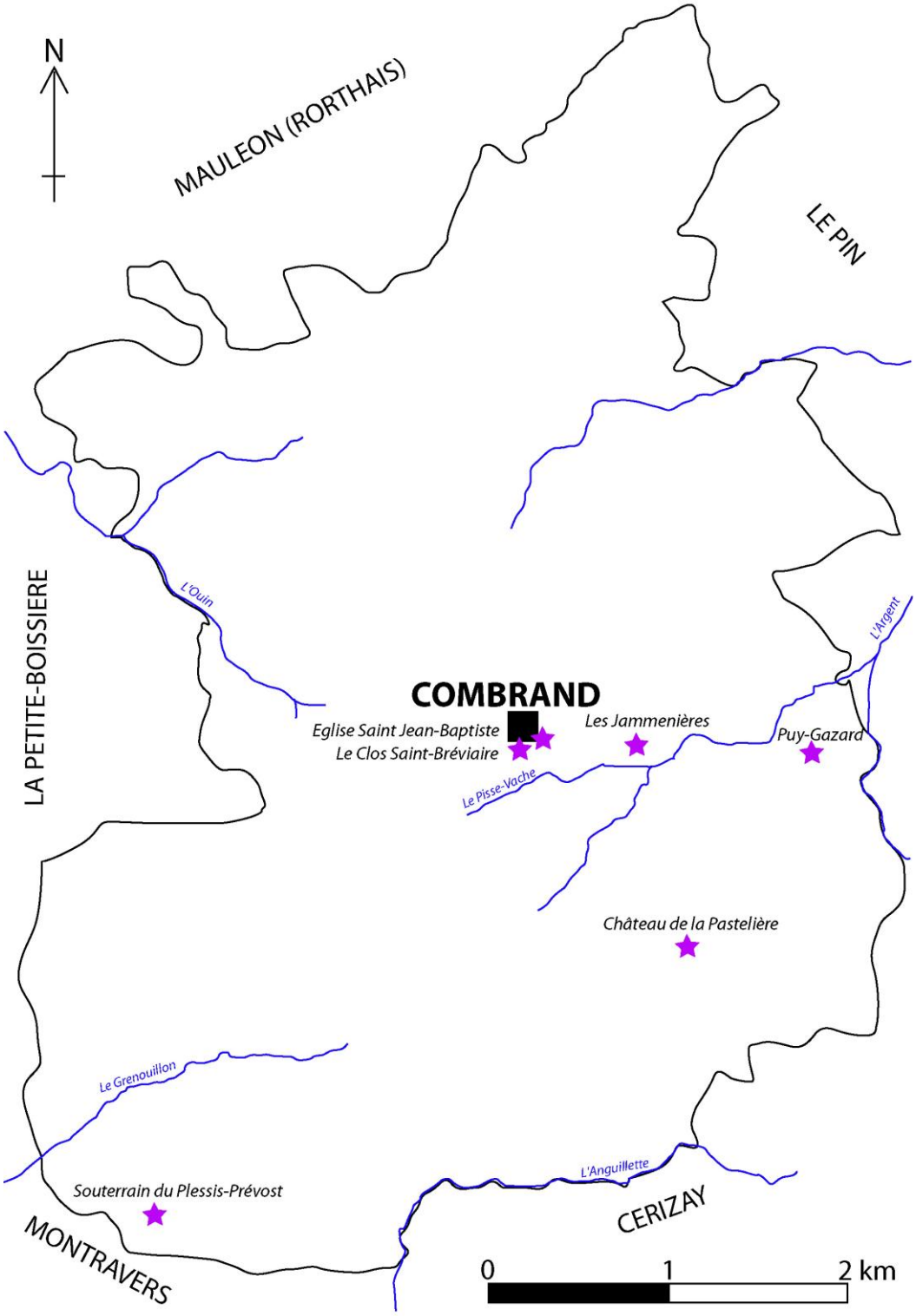

Fig. 1 : Carte archéologique de Combrand (d'après la BD Patriarche de la DRAC/SRA Poitou-Charentes)

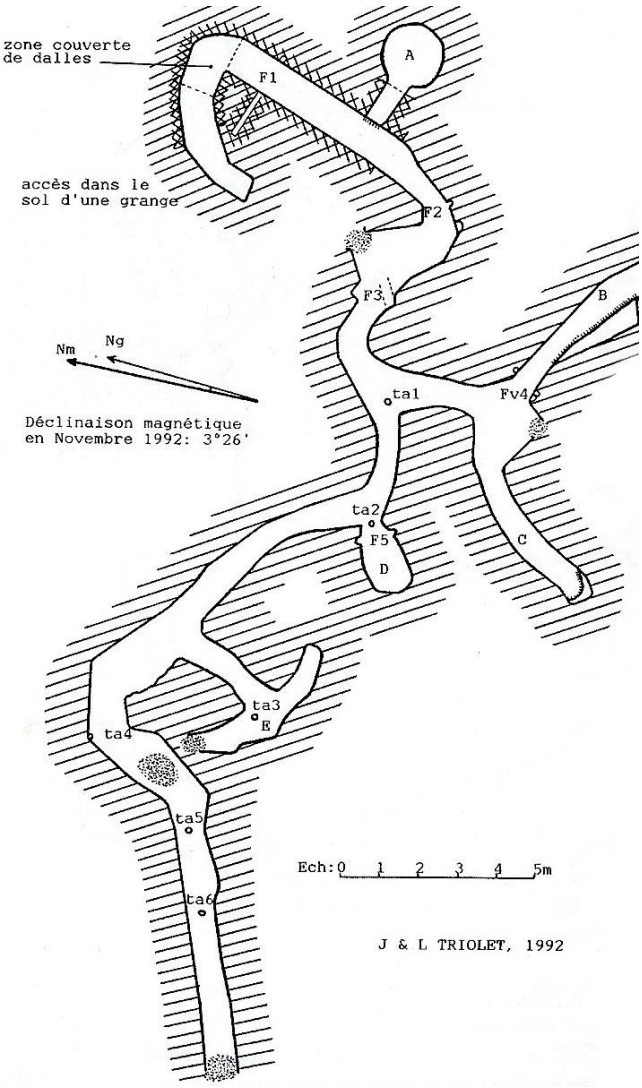

Fig. 2 : Plan du souterrain du Plessis-Prévost (Combrand)
(*in* : Triolet, Triolet 2003 : 60)

Fig. 3 : Souterrain du Plessis-Prévost, le couloir à voûte appareillée et l'entrée de la salle A (en haut) et le souterrain au niveau de « ta » 1.

Fig. 4 : Souterrain du Plessis-Prévost, le conduit d'aération n°1 et le souterrain au niveau de la bouche d'aération n°5.

Un peu plus loin sur la gauche s'ouvre un goulot que l'on ne franchit qu'à quatre pattes. Il semblerait qu'il puisse s'agir d'un magasin pouvant être facilement fermé par une petite porte. L'hypothèse d'un silo, en revanche, ne convient pas puisque le remplissage de cette pièce ne peut se faire par le haut, mais uniquement par le côté.

Ensuite, la galerie est directement creusée dans la roche. On trouve alors plusieurs carrefours, puis la galerie devient plus étroite et irrégulière avec deux nouvelles traces de feuillures (F2 et F3) (***ibid.* 2003 : 62**). Entre celles-ci, on remarque un effondrement correspondant à un autre couloir d'accès naissant au centre de l'actuelle grange et pouvant correspondre à un accès plus ancien condamné lors de la construction de celle-ci (***ibid.* 2003 : 63**). On note un total de six trous d'aération (**fig. 4a**), mais aucun d'entre eux ne se situe dans une pièce, ce qui semble exclure la possibilité que ces pièces soient aménagées pour y vivre, mais plutôt pour y entreposer des vivres, d'autant plus qu'une feuillure paraît montrer que la salle B se ferme par l'extérieur ; cette absence semble exclure la possibilité qu'il s'agisse d'un souterrain refuge. (***ibid.* 2003 : 64**). La salle C n'a peut-être pas été terminée (***ibid.* 2003 : 64**).

Dans l'autre branche du souterrain, où il faut se courber, on trouve un réduit (salle D) où il arrive que de l'eau stagne, pouvant ainsi faire penser à une fontaine (***ibid.* 2003 : 64**). Plus loin, pour progresser dans le souterrain, il faut ramper jusqu'à ce que l'importance des déblais encore présents empêche de continuer.

3 – L'église saint Jean-Baptiste (XI^{e} – XVI^{e} – XIX^{e} siècles)

Le troisième site archéologique enregistré sur la base de données « Patriarche » du SRA est l'église saint Jean-Baptiste de Combrand. L'histoire de ce bâtiment est bien connue et a été longuement décrite (**Saint-Didier 2006**). Il ne s'agit donc pas ici de résumer cette histoire, mais de présenter l'église de Combrand sous l'unique aspect archéologique. L'objectif est de proposer une reconstitution de l'église du XI^{e} siècle aussi fidèle que possible. Nous ne présenterons ici que les points principaux puisque cette démarche a déjà été menée dans le détail (**Saint-Didier 2006 : 29-34**).

Notre document de départ est une photographie des façades ouest et sud de l'église prise en 1904 (**fig. 5**) alors que le cimetière était en cours de transfert à l'actuel emplacement (rue du Stade). Cette vue a été prise moins de dix ans après la surélévation du clocher (1897) et permet ainsi de différencier parfaitement les vieilles pierres du rez-de-chaussée du XI^{e} siècle des pierres neuves des deux étages du XIX^{e} siècle. Cette observation est d'ailleurs facilement réalisable encore aujourd'hui en regardant la façade méridionale de l'église grâce à la taille des pierres qui diverge nettement entre celles du XI^{e} et celles du XIX^{e} siècle. Les textes viennent d'ailleurs confirmer cette impression en déclarant que le clocher du XI^{e} siècle a été arasé au niveau des pieds de voûtes et qu'on a élevé sur ce niveau les deux nouveaux étages (**Saint-Didier 2006 : 20**). On peut ainsi isoler sur la photographie les murs encore en élévation de l'église du XI^{e} siècle (**fig. 6**).

Le rez-de-chaussée du clocher de l'église du XI^{e} siècle est conservé jusqu'à la hauteur des pieds de ses voûtes. À partir de là, comment peut-on restituer le clocher de l'église romane ? La méthode la plus sûre consiste à utiliser conjointement deux méthodes : l'utilisation des sources textuelles et la méthode analogique. La première nous livre des informations intéressantes : le clocher ne possédait qu'un étage et était couvert d'un toit bas à quatre pentes recouvert de tuiles (**Saint-Didier 2006 : 28**). De plus, nous pouvons observer

que sa base est un large carré. Toutes ces caractéristiques définissent nettement le clocher roman de type vendéen. Dès lors, il convient d'utiliser la seconde méthode : l'analogie. Le principe est simple : observer un maximum de clochers romans de type vendéen encore en élévation et les comparer afin de pouvoir restituer le clocher roman de Combrand.

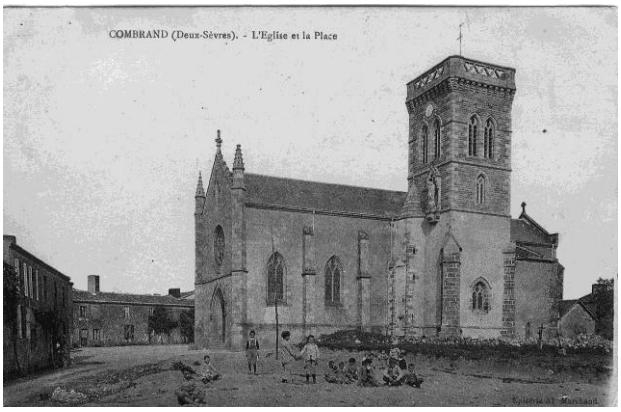

Fig. 5 : L'église de Combrand en 1904 (Coll. privée)

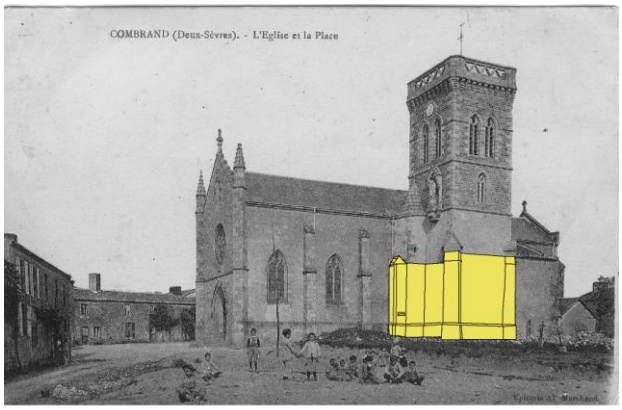

Fig. 6 : Église de Combrand, vestiges du XI^e^ - XII^e^ siècle (DAO : G. Saint-Didier)

Fig. 7 : Église de Combrand, restitution du clocher du XI^e^ – XII^e^ siècle (d'après Saint-Didier 2006 : 33) (DAO : G. Saint-Didier)

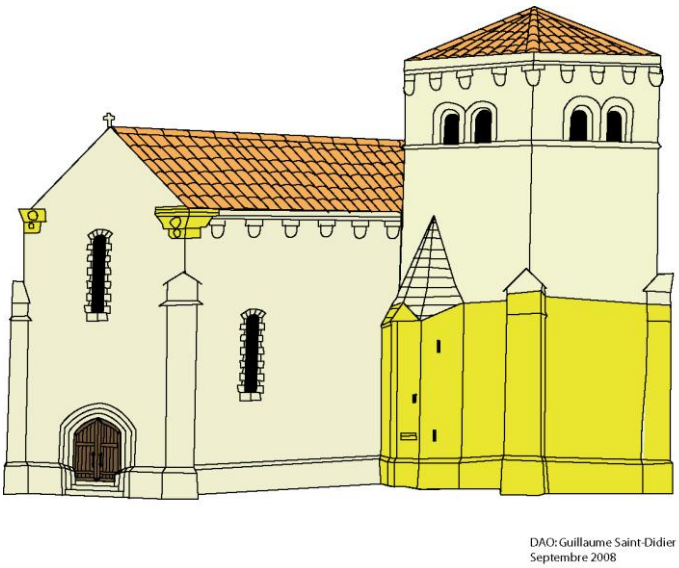

Fig. 8 : Hypothèse de restitution de l'église de Combrand au XI^e^ – XII^e^ s. (d'après Saint-Didier 2006 : 33) (DAO : G. Saint-Didier)

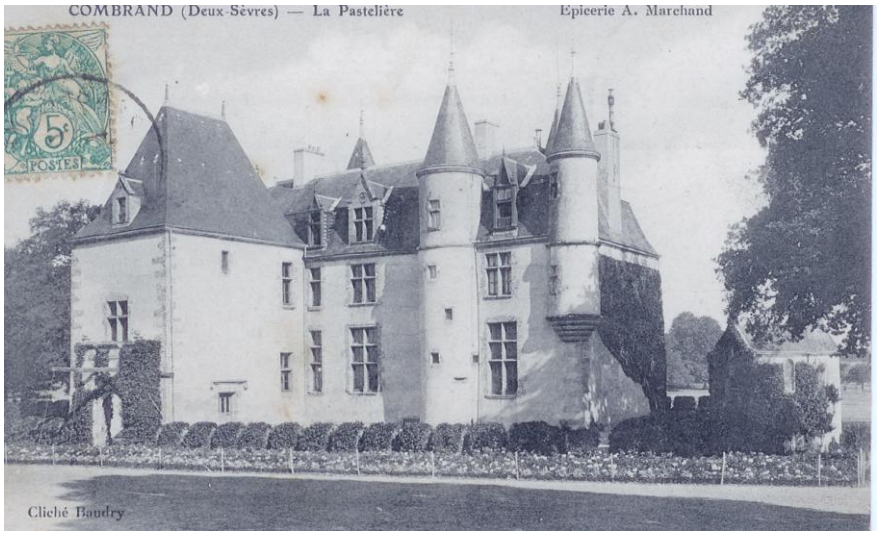

Fig. 9 : Château de la Pastellière, Combrand (Coll. privée)

Fig. 10 : Culots de forge, Combrand, Site du Clos-Saint-Bréviaire

Les clochers observés (Saint-Jouin de Mauléon, Les Châtelliers, Pouzauges, La Pommeraie-sur-Sèvre, etc.) présentent tous un rapport de 1/1 ou de 1/2. Plus clairement, la hauteur de l'unique étage du clocher – puisqu'il n'y a toujours qu'un étage – est toujours égale à la hauteur du rez-de-chaussée ou à la moitié de celle-ci. Cette observation faite, il convient de voir si l'un de ces deux rapports convient au clocher de Combrand.

Le rapport 1/1 signifie que le clocher roman aurait eu sensiblement la même hauteur que le clocher actuel (qui comporte deux étages et non un seul). Or, les textes nous disent clairement qu'après la reconstruction de la nef en 1874 (donc avant la surélévation du clocher), les Combranais se plaignirent de ne plus entendre les cloches et de ne plus pouvoir lire l'heure. On notera ici qu'à l'époque la totalité du bourg s'étendait au nord de l'église, alors que le clocher est au sud de la nef. On peut tirer deux conclusions de cette plainte. La première est que les Combranais, entendait les cloches et voyait l'heure avant la reconstruction de la nef, donc que le clocher se retrouve désormais plus bas que la faîtière de la nef, arrêtant ainsi le bruit des cloches. Cela permet d'abandonner immédiatement le rapport 1/1 et de choisir le rapport 1/2 qui respecte ce critère. Ainsi, donc, on peut ainsi proposer une

hauteur approximative du clocher originel. Il devait y avoir une ou deux ouvertures au niveau des cloches. L'autre certitude est que la tourelle des marches était plus basse que l'actuelle puisque l'on voit mourir dans la façade actuelle le sommet de celle-ci. On peut donc proposer une restitution du clocher sans doute assez fiable (**fig. 7**).

Une fois le clocher restitué, il convient d'effectuer de même avec la nef. Les textes nous apportent ici plusieurs informations. En effet, l'abbé Joseph Roy prit soin de donner quelques éléments de description de l'église romane avant de faire démolir sa nef (**Saint-Didier 2006 : 26**). Il nous décrit la nef comme n'ayant pas de voûte mais une simple charpente. Le devis de réparation de la charpente en 1821 nous donne la pente du toit et nous précise qu'il était couvert de tuiles (ce qui est logique vu la faible pente du toit). Enfin, le cadastre napoléonien nous montre que la nef de l'ancienne ne comptait que trois travées au lieu des quatre de l'actuelle et était moins large. De plus, par analogie avec d'autres nefs romanes du Bocage, il semble que l'on puisse replacer les sculptures à têtes humaines comme des modillons de la nef primitive. Ensuite, par analogie avec les nefs romanes encore en élévation dans la région, on restituera des voussures au portail principal. On obtient ainsi une proposition de restitution de l'église du XI^{e} siècle (**fig. 8**).

4 – Le château de la Pastellière (XIV^{e} – XVI^{e} – XVII^{e} – XIX^{e} siècles)

Le quatrième site archéologique mentionné dans la base de données « Patriarche » du SRA est le château de la Pastellière (**fig. 9**). Archéologiquement, on repère sur les façades de ce château classé à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques en 1987 quatre étapes de construction :

-le logis principal, de forme rectangulaire, date du XIV^{e} siècle. Il présente de nombreuses fenêtres à meneaux.

-l'originalité du château correspond à l'ajout au XVI^{e} siècle d'un bâtiment devant l'extrémité occidentale de la façade sud. Cette nouvelle construction, de forme rectangulaire, contient un escalier monumental, complètement disproportionné par rapport au château. Il comporte deux volées larges de 2,20 m pour un total de vingt-neuf marches. L'escalier s'appuie contre le mur extérieur d'un côté et contre un noyau plein rectangulaire de 90 cm d'épaisseur de l'autre.

-probablement au XVIII^{e} siècle, on construit une tour carrée sur la façade septentrionale.

-enfin, on ajoute au XIX^{e} siècle sur cette même façade, la tour ronde (en 1812).

Le château est ceint de douves délimitées sur leur côté intérieur par un mur orné de quatre petites tours, dont seules trois subsistent ; l'une d'elles (au nord-est) a été transformée en chapelle au XIX^{e} siècle. Un pont-levis, remontant probablement à la fin du XVI^{e} – début du XVII^{e} siècle permet de franchir ces douves au sud.

5 – L'énigme du site des Jammenières

Le cinquième et dernier site répertorié dans la base « Patriarche » du SRA est celui dit des Jammenières ; il y est définit comme étant un atelier de taille remontant au Néolithique (**Germond 2001 : 86**), donc peut-être contemporain de celui de Puy-Gazard. Le problème est que le lieu-dit « Les Jammenières » n'existe ni sur le cadastre actuel ni sur le cadastre napoléonien. Peut-être s'agit-il du hameau des Imonières (hypothèse de Noëlle Pouplin) ? En

attendant, le SRA le situe dans un champ du Petit-Combrand. Après vérification récente dans ce champ, aucun mobilier archéologique n'a été découvert. Ainsi, soit l'essentiel du matériel de ce site remonté à la surface a été collecté au début du siècle dernier, soit le site doit être replacé ailleurs. Cela reste une énigme. La question est de savoir si on pourra un jour la résoudre.

6 – Le site du Clos Saint-Bréviaire

J'ai pu prospecter récemment un dernier terrain, situé en plein centre bourg de Combrand. Cette opération a été motivée par une question : à quand remonte le bourg de Combrand ? À partir de quand le site du bourg a t'il été occupé ? Bien que l'on s'accorde d'ordinaire pour faire remonter l'origine du nom de Combrand (*Combrennio*) aux Celtes (**Cassagne, Seguin 2000**), la première mention connue de Combrand ne date que de 1142 (**Saint-Didier 2006 : 10**). À partir de là se pose ce qu'on appelle en archéologie, très familièrement, le problème de « la poule et de l'œuf », à savoir peut-on déterminer lequel des deux se trouve à l'origine de l'autre. En clair, a-t-on bâti une église ici au XI^{e} siècle parce qu'il y vivait une population ou une population s'est-elle installée à cet endroit parce qu'on y avait élevé une église ?

La prospection de ce terrain a clairement révélé l'existence d'un site lié à la métallurgie du fer. Une soixantaine de scories de fer ont pu être identifiées, ce qui permet d'établir l'existence à une certaine période d'une forge *in situ* ou à proximité. Si la plupart de ces scories sont très petites, la quasi totalité des plus grosses scories ont pu être identifiées comme des culots de forge (**fig. 10**) et non pas comme des scories issues de la réduction du minerai de fer. Alors que les petites scories ont été trouvées en place, les plus grosses avaient été jetées le long du mur de clôture lors du bêchage de ce jardin. Le matériel céramique associé aux scories permet de dater le fonctionnement de cette forge au XVII^{e} – XVIII^{e} siècle (datation : Emmanuel Marot, céramologue au Laboratoire Archéologie et Territoires de Tours). Le site s'étend sur environ 100 m².

Si la découverte de ce site archéologique n'a pas permis de répondre à la question de la date d'origine de Combrand, elle n'en demeure pas moins importante puisqu'elle est le premier témoin d'une activité sidérurgique découvert sur la commune. Depuis, j'ai pu mettre en évidence un possible autre site lié à cette activité, mais dont la datation demeure malheureusement indéterminée (**Saint-Didier 2008 : 28, 135**).

Conclusion

La carte archéologique de Combrand issue de la base de données « Patriarche » du SRA ne mentionne que cinq sites archéologiques. On pourrait ajouter la découverte de trois laverasses (pierres utilisées au Néolithique pour moudre le grain) sur la commune (**Dupont 2002 : 48-49, A.P.C. 2005 : 16-17**). Pour une commune de 25 km² environ, c'est peu. Ce résultat est le reflet de la faible activité archéologique menée jusque là sur la commune de Combrand et dans le Bocage Bressuirais. La découverte du site du Clos Saint-Bréviaire est bien la preuve qu'il reste encore des sites à découvrir. En poursuivant les recherches, nous pourrons proposer une carte archéologique plus proche de la réalité qu'à ce jour.

Bibliographie

A.P.C. 2005 : LES AMIS DU PATRIMOINE COMBRANAIS – *Il y a 6000 ans... à Combrand : Puy-Gazard, le site d'outils préhistoriques le plus riche des Deux-Sèvres*, Catalogue d'exposition du 18 septembre 2005, Combrand, Les Amis du Patrimoine Combranais, 2005, 20 p.

A.P.C. 2006 : LES AMIS DU PATRIMOINE COMBRANAIS – La Préhistoire à Combrand, *in* : *Supplément au Bulletin municipal de Combrand n°23*, Commune de Combrand (79), 2006, 4 p.

Boismoreau 1921 : BOISMOREAU Émile – *Le Dolmen de Prouet, commune du Pin*, Paris, Bulletin de la Société Préhistorique Française, 1921.

Cassagne, Seguin 2000 : CASSAGNE Jean-Marie, SEGUIN Stéphane – *Origine des noms de villes et villages des Deux-Sèvres*, Éd. Jean-Michel Bordessoules, 2000, 288 p.

Dupont 2002 : DUPONT Yves – *Pierres à un ou plusieurs « bassins », nouvelles découvertes*, Nantes, Société Nantaise de Préhistoire, n°22, 2002.

Germond 2001 : GERMOND Georges – *Les Deux-Sèvres préhistoriques*, La Crèche, Geste, 2001, 318 p.

Hiernard, Simon-Hiernard 1996 : HIERNARD Jean, SIMON-HIERNARD Dominique – *Les Deux-Sèvres (79)*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Coll. Carte Archéologique de la Gaule, 1996, 400 p., 269 fig.

Poissonnier, Large 1984-1985 : POISSONNIER B., LARGE J.-M. – *Collections du Musée d'Art et d'Archéologie de La Roche-sur-Yon, tome 1 :Préhistoire, du Paléolithique Inférieur à l'Age du Bronze final*, Musée de La Roche-sur-Yon, 1984-1985.

Rolin *et al.* 2004 : ROLIN Patrick, AUDRU Jean-Christophe, PONCET Didier, PAPIN Hermann, JOUSSEAUME Samuel, MAILLARD Antoine – *Carte géologique France (1/50000), feuille Bressuire (538)*, Orléans, BRGM, 2004.

Saint-Didier 2004 : SAINT-DIDIER Guillaume – *L'église saint Jean-Baptiste de Combrand (XI^e – XIX^e siècles)*, dépliant touristique, 2004, 2 p.

Saint-Didier 2006 : SAINT-DIDIER Guillaume – *L'église de Combrand, dix siècles d'histoire*, Cholet, Éditions Pays et Terroirs, 2006, 172 p.

Saint-Didier 2008 : SAINT-DIDIER Guillaume – *La métallurgie du fer dans les départements des Deux-Sèvres et de la Vienne, Rapport de prospections thématiques, Année 2008*, Poitiers, Service Régional de l'Archéologie, 2008, 148 p., 67 fig., 2 annexes.

Saint-Didier à paraître : SAINT-DIDIER Guillaume – *Inventaire des Archives Paroissiales du Presbytère de Combrand de l'Ancien Régime à Aujourd'hui*, à paraître.

Triolet, Triolet 1994 : TRIOLET Jérôme, TRIOLET Laurent – Nouvelles découvertes de souterrains dans la région de Bressuire, *Bulletin de la Société Historique et Scientifique des Deux-Sèvres*, 3^e Série, 2, Actes du Congrès de Bressuire de la Fédération des Sociétés Savantes et Culturelles des Deux-Sèvres (1993), 1994 : 307-326, 12 fig.

Triolet, Triolet 2003 : TRIOLET Jérôme, TRIOLET Laurent – *Souterrains du Poitou*, Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, Coll. Passé Simple, 2003.

Je tiens à remercier Mme Anne-Marie Cottenceau, responsable des Deux-Sèvres au Service Régional de l'Archéologie (DRAC Poitou-Charentes) pour m'avoir autorisé à publier ici la carte archéologique de Combrand, ainsi que M. Gérard Hay, propriétaire du souterrain du Plessis-Prévost pour m'avoir fait visiter son souterrain et m'avoir permis de le présenter lors du Congrès de Combrand et dans cet article.